

*« Sans l'école, je n'aurais pas accédé au bonheur de vivre de l'écriture et de la musique »*

**Entretien avec  
Magyd Cherfi,**  
chanteur, auteur-compositeur,  
écrivain.



**La Santé en action : Quels sont vos premiers souvenirs d'école ?**

**Magyd Cherfi :** J'étais un élève moyen, ni mauvais, ni doué. Du primaire, je garde une image forte : avec les copains du quartier, nous nous étions tous installés « naturellement » au fond de la classe. Ma mère, constatant que certains petits faisaient l'école buissonnière, a pris l'habitude de venir à l'école pour voir si je m'y trouvais bien. Lorsqu'elle s'est rendu compte de ma place au fond de la pièce, elle a exigé que je sois devant, avec « les premiers ». À ses yeux, pour s'en sortir dans la vie, il fallait être le meilleur. C'est ainsi que je suis devenu une sorte de laboratoire de la réussite. Après l'école, le week-end ou pendant les vacances, j'étais envoyé chez les sœurs et dans des familles avec lesquelles je passais du temps, pour faire mes devoirs et étudier ; j'ai découvert les crêpes, les œufs de Pâques, les cadeaux de Noël. Tout mon temps libre devait être consacré à apprendre. Alors que les copains allaient au foot ou construisaient des cabanes, je vivais cette situation comme une punition. C'était dur, pas vraiment une enfance heureuse ; mais je m'exécutais pour ne pas faire de peine à ma mère. Elle brandissait la menace d'aller à l'école et de tomber à genoux en pleurs devant les instituteurs, voire pire. Ces derniers passaient du temps avec moi après la classe. C'est comme cela que, fils d'émigrés algériens, j'ai accédé aux codes de la société française et à la maîtrise de la langue. Et cela m'a séparé de mes potes pour lesquels j'étais devenu en quelque sorte un harki, un traître.

**S. A. : Comment se sont déroulées vos années de collège et de lycée ?**

**M. C. :** Au collège, je deviens... champion de l'orthographe, de la conjugaison et de la syntaxe, une

vraie tête ! Ma mère continue son harcèlement du principal et des professeurs, pour qu'ils me prennent en dehors des cours. Le secrétariat est tout affolé lorsqu'elle passe : « Attention, Mme Cherfi arrive ! » À sa demande, je suis « collé » le mercredi pour me perfectionner en français et en maths. Ça me donne l'impression d'être un taulard. À partir de la quatrième, nous ne sommes plus que quelques beurs ; la majorité d'entre eux disparaît en cinquième, orientée en apprentissage professionnel, comme ce fut le cas pour mon frère aîné. Puis, le lycée est pour moi une révolution culturelle. Je vis une vie de Français. Je découvre la chanson française, Brassens, Ferré, Higelin, Renaud, et le rock anglo-saxon, les Clash, les Rolling Stones avec mes camarades de classe. J'ai de très bonnes relations avec ces mêmes de la bourgeoisie moyenne, qui me prennent pour Magyd et pas pour un arabe. Je suis invité aux anniversaires, je fréquente des filles sans que leur frère y trouve à redire. Je suis tombé amoureux de leur état d'esprit et de leur liberté.

**S. A. : Quels ont été les souvenirs marquants de votre scolarité ?**

**M. C. :** Je ne garde pas un bon souvenir du primaire, marqué par le cauchemar de l'apprentissage à marche forcée. Au collège, c'était difficile aussi, il fallait tenir une bonne moyenne. Premier de la classe en français, je découvre cependant le sentiment d'être un peu exceptionnel, c'est un truc sympa à vivre. Le meilleur, ce sont les années lycée, avec également la rencontre de Flaubert, Maupassant, Balzac pour lesquels j'ai une passion. Dans ma quête identitaire, cette littérature me révèle, je me sens appartenir au XIX<sup>e</sup> siècle, j'ai l'impression que je me refonde un patrimoine. Au lycée, emporté par la liberté de ton de mes camarades, les filles, le sexe, je réponds moins aux injonctions d'excellence de ma mère. Je trouvais mes copains carrément subversifs, car ils répondaient à leurs parents ! Ils clamaient : « No future » ! Alors que moi, je me disais : « Je veux un futur... » J'ai alors petit à petit lâché prise, je suis sorti de ma prison du « cent pour cent travail

**L'ESSENTIEL**

▶ **Piloté durement par l'exigence de sa mère, Magyd l'Algérien devient premier de la classe en français.**

▶ **À l'adolescence, le jeune immigré effectue du soutien scolaire auprès de ses pairs. S'il est contraint de travailler dur à l'école primaire et au collège et s'y sent emprisonné, Magyd éclot au grand jour au lycée où il découvre la littérature, Flaubert, la liberté.**

▶ **C'est ce parcours d'enfance hors norme qui en fera un chanteur et un écrivain<sup>1</sup>, lui qui est parvenu tôt à accéder aux « codes de la société française et à la maîtrise de la langue ».**

scolaire » et je me suis mis à jouer de la musique à l'heure du déjeuner avec quelques potes, d'excellents élèves qui fumaient de l'herbe, buvaient de l'alcool et faisaient de la musique extrêmement bruyante, ce qui m'étonnait de la part de gars aussi intelligents ! C'est comme cela qu'a commencé à prendre forme Zebda. Et que j'ai eu un bac littéraire... sans mention.

**S. A. : Quel impact a eu l'obtention du baccalauréat sur vous, votre famille et plus largement au sein de la cité où vous avez grandi ?**

**M. C. :** L'obtention de ce diplôme n'a pas eu autant d'importance pour moi que pour ma mère. Ce bac n'était pas seulement pour elle un sésame vers la réussite sociale permettant de sortir du quartier. C'était aussi à ses yeux la possibilité de fabriquer, à travers moi, un homme différent – de son mari, de son père, de ses frères –, un homme meilleur, un homme qui, grâce à ses connaissances, pourrait ne pas être sous le joug d'un oppresseur – comme mon père, maçon humilié par ses patrons. J'ai intégré ce qu'elle attendait de moi, et de moi à l'école. Si je regrette le temps passé uniquement à étudier, parce que j'ai l'impression d'avoir gaspillé

**« MA MÈRE, CONSTATANT QUE CERTAINS PETITS FAISAIENT L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE, A PRIS L'HABITUDE DE VENIR À L'ÉCOLE POUR VOIR SI JE M'Y TROUVAIS BIEN. »**



© D.R.

*« SI JE REGRETTE LE TEMPS PASSÉ UNIQUEMENT À ÉTUDIER, PARCE QUE J'AI L'IMPRESSION D'AVOIR GASPILLÉ MA JEUNESSE PAR MANQUE DE LIBERTÉ, JE SAIS QUE SANS TOUT CELA, JE N'AURAIS PAS EU ACCÈS AU SAVOIR ET JE N'AURAIS PAS AUJOURD'HUI LE BONHEUR DE VIVRE DE L'ÉCRITURE ET DE LA MUSIQUE. JE N'AVAIS PAS D'AUTRE ISSUE QUE D'ÊTRE ENCHAÎNÉ. »*

ma jeunesse par manque de liberté, je sais que sans tout cela, je n'aurais pas eu accès au savoir et je n'aurais pas aujourd'hui le bonheur de vivre de l'écriture et de la musique. Je n'avais pas d'autre issue que d'être enchaîné. Après le bac, je me suis inscrit en lettres modernes à la faculté, mais je ne suis pas allé jusqu'au bout. J'ai été happé par la musique et par le militantisme. Dans la cité, j'étais devenu une référence, je faisais du soutien scolaire. Dès qu'un problème se posait, on venait me voir, j'étais quasiment investi de la mission de sauver les familles arabes du quartier. L'école m'a fait prendre conscience que je reviens de loin.

**S. A. : *Quel regard portez-vous sur l'enseignement d'hier et d'aujourd'hui ?***

**M. C. :** Je dois dire que j'étais un peu le fils adoptif de certains enseignants, tant je passais de temps à l'école, en soutien scolaire et en accompagnement ! Aucun ne m'a particulièrement marqué. Je les trouvais sympas et accessibles. Quand on vient d'une famille dure et analphabète, cela vous paraît incroyable qu'un adulte se penche sur vous avec bienveillance pour répondre à vos questions à la fin d'un cours. Je garde plutôt le souvenir d'être porté par un ensemble. Je ressentais globalement de la part des enseignants de

l'affection, de l'empathie, la volonté de me mener quelque part et de faire de moi un homme émancipé. Si l'école n'y parvenait pas, ils auraient perdu leur raison d'être. Rétrospectivement, j'y vois l'accomplissement d'un idéal politique. Je fais partie de la première génération d'enfants d'immigrés arrivés massivement sur les bancs de l'école au début des années 1970. J'ai le sentiment que beaucoup avaient à cœur de nous montrer que la France, c'était autre chose que la guerre d'Algérie, et qu'ils tenaient vraiment à pratiquer l'égalité entre tous les élèves, quelle que fût notre origine. Comme pour rembourser la dette coloniale, en quelque sorte. Y compris au primaire, où les enfants arabes étaient au fond de la classe, j'ai senti cette tentative égalitaire. Et l'école est le seul endroit où je l'ai perçue. En tant que parent, j'ai de nouveau côtoyé l'institution et les enseignants et je continue de le faire régulièrement en animant des interventions sur le thème de la citoyenneté. Ces derniers me semblent moins idéologiques et



© Polo Sarat

moins « hussards » qu'à mon époque, mais beaucoup plus conscients des questions sociales et de l'acuité du monde. Ils connaissent les problèmes d'identité dont les jeunes issus de l'immigration sont la proie, ils ont une approche plus moderne. Est-ce mieux ou moins bien ? Aurais-je le même parcours si j'étais scolarisé aujourd'hui ? Je ne sais pas.

**S. A. : *Qu'est-ce qui vous motive à intervenir sur le thème de la citoyenneté dans les établissements ?***

**M. C. :** En donnant des « cours citoyens », je rembourse à l'école ce qu'elle m'a donné. Je l'ai aimée, j'ai

**« QUAND ON VIENT D'UNE FAMILLE DURE ET ANALPHABÈTE, CELA VOUS PARAÎT INCROYABLE QU'UN ADULTE SE PENCHE SUR VOUS AVEC BIENVEILLANCE POUR RÉPONDRE À VOS QUESTIONS À LA FIN D'UN COURS. »**

envie de la défendre et d'y retourner. Et de dire aux élèves : c'est important d'être liés, quelle que soit l'origine, par les mêmes devoirs et les mêmes contraintes dans un lieu où l'on est traité d'égal à égal. Or dans leur vie quotidienne, les jeunes issus de l'immigration n'ont pas le sentiment d'être inclus dans les valeurs de la République, de fraternité et d'égalité. Je commence mes interventions par une question provocatrice : « *Y a-t-il des Français dans la salle ?* » et je suis frappé par le nombre de jeunes qui répondent qu'ils sont Français de papier, mais Marocain, Algérien, etc. de cœur, parce que la société leur renvoie l'idée qu'ils ne sont pas chez eux. Ils contestent l'école à cause de ses défaillances, sans percevoir que celle-ci offre en son sein un climat protecteur et des possibilités d'émancipation. Mais hier comme aujourd'hui, il y a un écart entre la vie entre ses murs et la cruelle réalité du quartier. Et l'école est moins forte que la rue. Je crois que tout en gardant à l'esprit son idéal égalitaire, elle a

intégré l'idée qu'elle ne peut pas tout et qu'une partie des enfants qu'elle accueille seront perdus en chemin. Et ce malgré les efforts et les volontés, car je rencontre beaucoup de professeurs investis, qui donnent plus que leur temps. L'identité, les discriminations, la laïcité, le respect de l'État de droit, tous les thèmes dont je discute avec les jeunes sont des problèmes complexes qui dépassent la question de l'école. ■

Propos recueillis par Nathalie Quéruel, journaliste.

1. Chanteur, auteur-compositeur : albums solo et ancien membre du groupe Zebda; écrivain, dernier ouvrage paru : *Ma part de Gaulois*, Actes Sud, 2016.